

débat sur des énigmes humaines, qui entraîne des prises de positions argumentées diverses, souvent contradictoires.

Deuxième processus : la conceptualisation. c'est-à-dire le souci de précision des notions portées par le langage qui nous permet de penser : savoir ce que l'on parle exactement, quel sens ont les « grands mots » utilisés (vérité, justice, pouvoir, amitié), pour leur donner par la réflexion une *définition*, un contenu délimité : quelles *distinctions conceptuelles* on peut opérer entre des notions qui semblent au premier abord proches (ex : plaisir, joie, bonheur).

Conceptualiser

Conceptualiser, c'est tenter de définir une notion, lui donner un contenu de signification. Il ne faut pas confondre, même s'ils sont articulés, *définir un mot en français* et *conceptualiser une notion en philosophie*.

Un dictionnaire définit le ou les sens d'un mot dans une langue donnée. On ouvre le dictionnaire français (Robert, 1971), et on trouve que le mot « grandir » signifie, dans son emploi de verbe intransitif (car il a aussi un sens transitif), 1) Devenir plus grand, 2) Devenir plus intense, 3) Gagner en autorité, en noblesse. Le mot me renvoie à d'autres mots dans le système de la langue : devenir, grand, noblesse... Les sens du mot dans la langue pré-existent à ma pensée, et j'ai besoin du langage pour penser.

On ajoute en linguistique que le sens d'un mot dépend aussi de son *emploi*, de l'usage d'une *parole* (l'usage par un sujet de la langue), et du *contexte* (usage dans telle phrase ou tel paragraphe dans tel texte, ou circonstances pragmatiques de l'énonciation : une personne qui n'a pas vu un enfant depuis un an et qui lui dit « Mon dieu que tu as grandi ! » parle de sa taille, une autre qui parle de l'effet de sa maladie sur sa vie disant qu'elle a « grandi » désignera un mûrissement de sa personnalité dans l'épreuve).

Une *notion*, par opposition à un mot, est plutôt une *représentation* dans ma tête, qui est la façon dont un mot de la langue rend compte pour moi de ma propre expérience, de ma vision du monde. Lorsqu'on demande à un enfant ce que c'est que grandir, sans aller voir dans le dictionnaire, il dira par exemple que c'est manger de la soupe, conduire une voiture, sortir sans ses parents, travailler et gagner sa vie, avoir une famille... Ces représentations évoluent avec l'expérience acquise chez chaque individu. Et elles peuvent différer notablement d'un individu à un autre (par exemple grandir ne signifie pas toujours la même chose pour l'ainé d'une famille nombreuse sur lequel on compte pour s'occuper des plus jeunes, et qui a l'expérience de la responsabilité de ses frères et sœurs, et pour le dernier-né dont la mère et l'ainé s'occupent...). D'où l'intérêt pour conceptualiser une notion d'en exprimer sa représentation spontanée puis de la confronter à d'autres, de

manière à en prendre conscience et à la faire travailler au contact de l'autre.

La définition d'une notion, sa conceptualisation n'est donc jamais parfaite comme en ouvrant un dictionnaire, on trouve le sens d'un mot. Ce sens, au contraire à la fin, dégagé, construit par la réflexion. Ce qui est premier c'est l'expression de la représentation spontanée de la notion induite chez le sujet par le mot qui la nomme. Un contenu souvent d'ailleurs peu précis, relativement indéterminé, qu'on peine à formuler de façon abstraite, essayant plutôt de s'appuyer sur des exemples en lien avec son expérience singulière... Et c'est le cheminement de la réflexion qui va le nourrir, l'éclaircir.

La *conceptualisation* est un processus de pensée pour élaborer un concept, c'est-à-dire pour donner un contenu assez précis, général, abstrait à une notion désignée par un mot dans la langue, et qui permet de penser le monde. Par exemple quand un enfant ou un adolescent commence à penser que grandir est un processus qui permet de devenir un adulte, marqué par l'avantage de réflexion et de responsabilité, il élabore par pensée des caractéristiques intéressantes du concept, des « attributs » de la définition.

Dans cette opération intellectuelle, ce qui peut nous aider, c'est de comparer des notions voisines, associées, proches ou opposées. Conceptualiser, c'est opérer des distinctions et des rapprochements conceptuels. Par exemple grandir, ce peut être par la taille ou dans sa tête. Il faudra alors distinguer une « personne grande » ou petite (par la taille : un géant et un nain) et une « grande personne » (un adulte). Grandir, c'est dans ce cas « mûrir ». Mais est-ce « vieillir » ? D'où une série de questions pour approfondir : « Peut-on être petit et grand dans sa tête (un enfant mûr pour son âge) ? Grand et petit dans sa tête (adulte débile) ? Si grand est lié à l'âge, arrête-on un jour de grandir, ou peut-on devenir de plus en plus grand dans sa tête ? Quand on est vieux, redevient-on petit dans sa tête (Alzheimer) »

Conceptualiser une notion, c'est se poser des questions sur sa relation aux notions qu'on y associe, et élaborer des questions autour de la et de ces notions. La problématisation permet ainsi d'approfondir la conceptualisation, comme nous avons vu que la compréhension d'une question suppose qu'on saisisse le sens des notions qu'elle contient.

Problématisation et conceptualisation sont donc deux processus qui s'épaulent mutuellement.

Troisième processus de pensée : l'argumentation. c'est-à-dire la nécessité de fonder ce que l'on affirme sur des arguments rationnels (exemple d'enfants de CE1 : « Je ne veux pas grandir, parce qu'on s'occupera moins de moi », ou « Je veux grandir pour faire ce qui me plaît »), de répondre aux

16 « Penser avec les mythes » (TOZZI : problématiser, conceptualiser, argumenter)

objections pertinentes que l'on nous fait, de faire nous-même des objections sensées à d'autres thèses soutenues (« Tu feras pas ce qui te plaît, il faudra t'occuper de tes enfants, payer un loyer ! »).

Nous n'insistons pas sur cette compétence connue de tous.

Donnons simplement un exemple en classe. Il s'agit d'un débat qui fait suite à une question soulevée par les élèves dans un des demi-groupes du CE2 de M. Ollier (à Fleury, village autour de Narbonne), à partir du mythe de Gyges (qui trouve un anneau invisible et qui dès lors... voir chapitre 3). C'est le cinquième débat de l'année.

On notera l'activité dialogique dans l'argumentation, c'est-à-dire selon Bakhtine, la présence du discours de l'autre dans mon propre discours, afin de tester son accord ou son désaccord avec la pensée d'autrui.



Extraits d'argumentation

- Animatrice : vous tous, est-ce que si vous étiez sûrs de ne jamais être pris, et de ne jamais être punis, est-ce qu'il y a des choses qui ne sont pas bien mais que vous feriez quand même ?
- Maxime : ben, par exemple, si on me punit de quelque chose et que j'aime bien, peut-être que si je me faisais jamais prendre ben oui, je le ferais.
- ... Marvin : je suis pas d'accord avec Laurent parce que s'il tue le roi et qu'il est invisible, et que après il va aller sur le trône, il est invisible, et ben ça va servir à rien.
- ... Alicia : des fois ça peut servir à quelque chose, mais dans l'autre, comme par exemple la lecture, tuer le roi, c'est quelque chose qu'on peut regretter, surtout quand on est invisible. Et ben, même si on peut monter sur le trône, on va se douter que c'est lui qui l'a tué.
- ... Matthieu : il dit que c'est lui, et si les gardes ils veulent le tuer, il tourne le chaton, après il court, ils savent pas où il va...
- Animatrice : il pourra toujours s'échapper.
- Fabien : madame, moi je suis pas d'accord avec Alicia, parce que si le roi est mort et ben y a ses cousins qui le remplacent.
- Animatrice : oui, normalement c'est la descendance par filiation, c'est-à-dire son fils.
- Fabien : Donc il sera pas encore le roi.
- ... R. P. : des fois on est obligé de faire le mal. Par exemple à la guerre, si quelqu'un parle quelque chose que l'autre veut pas ça fait une guerre, et à la guerre on tue des gens.

- ... Matthieu : ben le mal des fois ça sert par exemple quand y a un voleur qui vient chez toi et que tu as un pistolet tu le prends, tu dis « les mains en l'air » et t'appelle la police....
- Animatrice : donc pour se défendre.
- ... Élodée : moi je suis d'accord avec Alicia parce que ça sert de faire le mal aussi : ça sert à défendre, et le bien aussi ça sert.
- Animatrice : est-ce que le mal de Gyges, il servait à faire quelque chose de bien ? Parce que vous me dites que c'est pour se défendre, pour faire la guerre, qu'on fait le mal, parce qu'on y est obligé et pour quelque chose qui après va être mieux.
- Matthieu : ben, peut-être qu'il était au service du roi et qu'il en avait assez, alors il voulait un peu être le roi.
- ... Thomas : moi quand on me fout des baffes ça me sert à rien.
- Alicia : je ne suis pas d'accord avec Thomas parce que des fois y en a qui sont punis et ça leur donne une leçon.
- Animatrice : tu peux expliquer « ça leur donne une leçon ».
- Alicia : quand par exemple on fait l'idiot, on tape quelqu'un et puis la maîtresse elle nous donne une punition, ça peut nous servir à quelque chose, à ne plus recommencer.
- ... Alexiane : ben que quand on tape, ou quand on fait quelque chose de mal, ça sert après de se faire punir parce que moi je me suis fait déjà punir, parce que j'ai fait un mal, j'ai embêté quelqu'un, à la maison pas ici, et je me suis pris, j'ai été punie pendant deux semaines, pas de télé.
- Animatrice : et toi ça t'a servi à quelque chose ?
- Alexiane : ça m'a servi : ça m'a servi de pas recommencer.
- Fabien : oui, ben si on est puni de télé, des fois tu peux ouvrir ta porte doucement et regarder la télé.
- Alicia : je ne suis pas d'accord avec Fabien, parce que heu, les parents, ils sont pas bêtes quand même, ils vont pas laisser la porte, enfin ils vont leur dire « va dans ta chambre », mais pas rester dans la pièce où y a la télé. Et même s'il ouvre la porte, les parents sûrement ils vont bien le surprendre.
- R. R. : je suis pas d'accord avec Alicia, parce que si y en a qui ont une télé dans leur chambre qu'ils ferment la porte à clé, et ben ils peuvent la regarder la télé.
- ... Laurent : ben, comme qu'on fait quelque chose de mal, les parents, ils surprennent quelque chose qu'on aime bien, et qu'après on pense de plus recommencer.